



© istock

GENETHIQUE MAGAZINE

Dysphorie de genre chez les enfants : quelles réponses ?

Les médias relaient des histoires de garçons convaincus d'être des filles et de filles convaincues d'être des garçons, et souffrant du sentiment d'être nés dans un corps qui ne leur correspond pas. Il s'agit parfois d'adolescents mais aussi d'enfants très jeunes, de 5 ou 6 ans.

Jean-Pierre Lebrun est psychiatre et psychanalyste, membre de l'Observatoire des discours idéologiques sur l'enfant et l'adolescent, agrégé de l'enseignement supérieur de l'université catholique de Louvain, ancien président de l'Association lacanienne internationale et de l'Association freudienne de Belgique, directeur des collections « Humus » et « Singulier-Pluriel » chez Erès, auteur de plusieurs ouvrages sur la subjectivité et le lien social dont *Le monde sans limite* (Erès, 1997, dernière rééd. poche 2016), et *Un immonde sans limite* (Erès, 2020).

Il répond aux questions de Généthique.

Laisser à l'enfant
la possibilité de
« se confronter
aux limites
de la vie »

Généthique : Les médias ont relayé récemment l'histoire de très jeunes enfants, de 5 ou 6 ans, qui refusent leur sexe morphologique : un petit garçon qui déclare être une fille, une petite fille se disant garçon. A cet âge précoce, voyez-vous dans cette demande de l'enfant quelque pathologie ou seulement une étape de l'enfance confrontée aux limites de la vie ?

Jean-Pierre Lebrun : Depuis que le monde est monde, les enfants s'interrogent sur leur identité sexuée à partir de leur identité sexuelle, celle-ci leur étant prescrite par leur anatomie. L'être humain est un être de parole et l'*in-fans*, le non encore parlant, doit intégrer que son sexe anatomique ne lui donne pas toutes les clés – loin s'en faut – de sa « *sexuation* », c'est-à-dire de la façon dont il va se situer comme être sexué dans ce monde de parole.

Il est souvent arrivé à des parents de se dire à propos de leur enfant qui posait de telles questions que celles-ci allaient se régler spontanément... avec le temps. Et la plupart du temps, ils n'avaient pas tort ! Comme vous le dites très bien vous-même, il s'agit de laisser à l'enfant la possibilité de « se confronter aux limites de la vie ». L'enfant a le temps de l'enfance pour cette confrontation.

Donc rien de pathologique à cela ; mais dans cette démarche, dans ce trajet, ce qui peut déjà faire entendre que du pathologique pourrait être possible, c'est que

l'enfant s'accroche, coûte que coûte, à son idée, à l'idée qu'il se fait de la réalité – en l'occurrence anatomique – qui est la sienne... au point même de dénier cette dernière.

G : Cette conviction d'appartenir au sexe opposé concerne également des préadolescents, qui redoutent l'arrivée de la puberté, ou d'adolescents pubères qui demandent des hormones pour ressembler au sexe désiré. L'analyse de la situation est-elle différente à ces âges ?

JPL : Oui, parce que l'adolescence est comme la seconde session aux examens de « la confrontation aux limites de la vie ». Une chance de rattraper ce qui n'a pas été réussi suffisamment, qui ne s'est pas vraiment inscrit lors de l'enfance. Or devant un échec, il y a toujours moyen d'estimer que ce n'est pas le travail que l'on aurait dû faire qui n'a pas été accompli, mais que ce sont les exigences demandées qui n'étaient pas légitimes, ni justifiées.

Et dans l'appréhension de ce jugement par l'adolescent, il y a une multiplicité de facteurs qui peuvent intervenir : cela va de l'influence des autres à sa capacité de « faire l'effort » demandé, de l'incidence des discours qui circulent autour de lui à son refus de consentir à se confronter à l'expérience des limites, de son besoin de transgresser pour se constituer comme sujet à sa capacité de récuser quoi que ce soit de ce qui lui est demandé...

Bref, c'est un éventail de possibilités qu'il peut déployer soit pour, comme vous le dites, « se confronter aux limites de la vie », soit au contraire, pour estimer que ces limites n'ont pas lieu d'être.

Et précisément, il n'est pas difficile de penser que les énormes possibilités techniques aujourd'hui rendues disponibles par l'évolution de la science, et en l'occurrence de la médecine, peuvent inviter, voire inciter, le jeune d'aujourd'hui à refuser que ces limites ne l'atteignent.

Même la mort, limite en quelque sorte ultime mais de ce fait au cœur de toute existence – nous sommes les seuls animaux qui savent très tôt dans leur existence qu'ils vont mourir – est aujourd'hui remise en cause par certains. Et tout ce qui a trait au trans-humanisme vient conforter dans l'idée qu'effacer la limite pourrait être possible. Difficile donc pour certains jeunes de ne pas s'y référer pour pouvoir estimer que la confrontation aux limites est devenue aujourd'hui illégitime...

G : La conviction pour un garçon d'être une fille (et réciproquement) est souvent identifiée comme dysphorie de genre. Mais qu'appelle-t-on dysphorie de genre ? Est-ce une erreur de la nature comme le disent certains, ou bien est-ce un trouble objectif, ou encore un symptôme d'une autre pathologie ?

JPL : La dysphorie de genre qualifie précisément celui ou celle qui estime que



l'anatomie qui est la sienne – son sexe - ne correspond pas à ce qu'il pense être, ce qu'il définit comme son genre. On perçoit alors bien que cette question était déjà présente dans ce que je viens d'appeler « *sexuation* » mais que désormais le ressenti peut prendre valeur d'absolu, pouvant aller jusqu'à se vouloir libéré entièrement du déterminant anatomique, autrement dit explicitement le dénier.

Il n'y a donc aucune erreur de la nature en cette affaire, mais il peut y avoir l'instinctive conviction qu'il y en a une et alors se donner l'auto-légitimité d'en tirer les conséquences.

G : Cette conviction intime de l'enfant, notamment de l'enfant très jeune, pourrait-elle avoir d'autres sources, et donc d'autres remèdes que la transition aujourd'hui proposée à ces enfants ?

JPL : Vous percevez bien que cette idée de pouvoir changer de genre, pouvoir mieux vivre son ressenti, peut évidemment profiter du (presque) tout techniquement possible d'aujourd'hui pour se répandre sans plus aucune limite. Mais indépendamment du fait que tôt ou tard, il deviendra quand même incontournable de devoir se confronter à ce qui fait limite, il faut apprécier la capacité d'ainsi se distraire du vrai travail psychique à faire par l'enfant pour intégrer ce qui fait notre lot à tous. Comme l'écrit très bien le philosophe Olivier Rey, la véritable nocivité des promesses transhumanistes réside dans leur faculté à captiver l'esprit, à le divertir de ce dont il devrait se soucier.

Il faut néanmoins reconnaître que l'annonce de cette promesse illusoire de pouvoir choisir son genre en déniait son sexe, ou en estimant qu'il ne lui plus chevillé au corps, est beaucoup plus attractive que celle de devoir « *se confronter aux limites de la vie* » humaine.

Voilà pourquoi la transition proposée aujourd'hui pourrait emballer pas mal de jeunes ainsi invités à ne pas avoir à se soucier de leurs déterminants anatomiques.

G : En parallèle de chercher des causes et des remèdes à la souffrance de l'enfant liée à son sexe masculin ou féminin, est-ce qu'il ne convient pas, aussi, d'avoir comme objectif d'aider l'enfant à accepter ce qu'il est, même s'il aurait préféré être quelqu'un d'autre ? Peut-on comparer la déception d'être un garçon et pas une fille, ou l'inverse, avec la déception d'être né dans tel pays, telle époque, tel milieu, tous ces éléments qui nous sont imposés avec la vie ?

JPL : Vous posez la bonne question : que faut-il soutenir ? Ce que l'enfant pense être... ou ce qui fait partie réellement de lui et à partir duquel il doit se construire ? La réponse à cette question est bien sûr individuelle mais elle est aussi sociale, car le discours du collectif va infléchir le sens de la réponse individuelle. Et c'est en cela que la dysphorie de genre est le symptôme de la société des individus qui a émergé il y a moins d'un demi-siècle. La société des individus, c'est-à-dire une société qui ne fait plus vraiment société au départ (comme c'était le cas depuis quelques millénaires). En revanche, elle fait société à partir de l'individu qui est mis au point de départ, l'individu étant rendu obligé de « *vivre ensemble* » avec d'autres individus. Mais souvent alors sans plus reconnaître que la société est toujours davantage que la somme de ses membres.

C'est alors une dimension de transcendance – profane – qui vient à manquer et qui n'a plus la ressource de mettre fin à des dérives de tous ordres : changer le genre en déniait la contrainte du sexe, pourquoi pas en tant qu'individualité, mais en tant que société cela signifie se conformer aux desideratas des chaque un ! Mais sans plus alors disposer de ce qui peut nous faire Un !

On devine aussitôt l'impasse dans laquelle ceci pourrait nous emporter : revendication de ne pas avoir la couleur de sa peau ou de ses yeux, de ne pas avoir eu les parents qu'on a eus, de ne pas avoir eu à parler la langue de leur culture, de ne pas être né à la date inscrite à l'état civil...

En principe, le Droit devrait en ce sens pouvoir faire objection et rappeler à chacun qu'il y a un espace d'inaccessibilité qu'il a la charge de déterminer et de garantir. Mais le Droit lui-même est aujourd'hui emporté par le souci qu'il a de suivre l'évolution dite des mœurs et se retrouve dès lors à la traîne de l'opinion qui elle-même, via les réseaux sociaux, a pris de plus en plus de force et de pouvoir. Il est donc à craindre que l'autorité du collectif s'en retrouve complètement anémiée et de ce fait, n'irait plus que dans le sens de la revendication de ceux qui veulent et croient pouvoir se libérer de toute contrainte.

G : Est-ce que la souffrance psychique vous semble justifier d'intervenir ainsi sur le corps des enfants ?

JPL : La souffrance psychique qui est chaque fois invitée au débat mérite une

sérieuse discussion et un vrai débat contradictoire. Souffrance vient de sub-ferre, autrement dit signifie étymologiquement « *sous-porter* ». Déjà, il peut y avoir deux raisons de sous-porter, soit parce que le poids à porter est trop lourd, soit parce que la capacité de porter n'est pas assez conséquente.

La manière de parler aujourd'hui de la souffrance de celui qui ne supporte pas le sexe qui est le sien, interprète d'emblée ladite souffrance comme poids trop lourd à porter. Mais cela peut aussi, ainsi que je l'ai fait entendre, résulter de ce que le sujet n'est plus préparé – en tous cas est de moins en moins préparé – à supporter le poids de la réalité.

A partir de cette lecture unilatéralement interprétative, il va de soi que l'on ne peut qu'aller de plus en plus dans le sens d'intervenir pour réduire le poids à supporter, sans aucunement se soucier de continuer de contribuer à la capacité psychique de pouvoir faire face au poids de l'existence humaine (qui implique, faut-il une nouvelle fois le dire, l'acceptation de la limite).

La santé mentale, contrairement à ce qu'avance l'OMS, n'est pas « *un état de complet bien-être physique, mental et social* ». Elle est bien plutôt « *la capacité de savoir y faire avec son manque* ». Ce qui demande évidemment de contribuer à ce que cette capacité se construise, et pas seulement de veiller à pouvoir échapper aux confrontations avec le malaise et l'impossible.

G : Des études révèlent que la grande majorité des enfants qui refusent leur sexe finissent par l'accepter au point de ne pas se souvenir qu'ils l'ont un jour contesté. Pensez-vous que la transition sociale permise par le changement de prénom et de pronom, puis la transition médicale initiée par les bloqueurs de puberté donnent à l'enfant comme une sorte de répit pour se décider plus tard, ou au contraire l'enferment dans une démarche qu'il aurait dans de nombreux cas abandonnée s'il n'avait pas été ainsi mis sur les rails d'une transition ?

JPL : Je crains en effet qu'avec le discours d'aujourd'hui sur les transgenres, la rencontre avec un impossible n'ait plus vraiment lieu et qu'elle ne soit plus que remise à plus tard... auquel cas, ce sera l'échec assuré. Il est certain qu'à cet égard, pour une enfant de 8 ans par exemple, obtenir qu'on consente à changer de prénom, arriver à convaincre les parents de la justesse de sa position, de son école ensuite jusqu'au ministère de l'éducation nationale... tout cela ne peut aller que dans le sens de conforter la toute-puissance infantile alors que l'éducation consiste à cet endroit très précis de l'amener à y renoncer.

Le changement de prénom est à cet égard très important car l'accepter, c'est d'emblée et d'ores et déjà aller dans le sens de ne pas accepter la confrontation à un impossible. C'est donc laisser croire que ce sera la voie à suivre. Cela devrait de plus faire partie de ces inaccessibles que le Droit se charge d'identifier et de garantir. En somme céder sur le prénom comme repère sociétal indique bien que le collectif ne se donne plus pour tâche que de confirmer le choix individuel.

Pourtant – et chacun peut le comprendre – la prévalence du collectif est nécessaire au vivre ensemble et doit venir se substituer à celle du narcissisme qui régit le début de l'existence de l'enfant.

Je me permettrai à ce propos, pour ne pas laisser d'ambiguïté sur l'intérêt de prendre en compte cette question de la dysphorie de genre (certains en effet pourraient arguer qu'il s'agit d'un progrès pour la singularité), de terminer mes réponses à vos pertinentes questions par ces quelques considérations de Freud dans son *Malaise dans la civilisation* : « *La vie des êtres humains entre eux ne devient possible qu'à partir du moment où il se trouve une majorité plus forte que tout individu et faisant bloc face à tout individu. Le pouvoir de cette communauté s'oppose alors en tant que "droit" au pouvoir individuel, condamné comme "violence". C'est le remplacement du pouvoir de l'individu par celui de la communauté qui constitue le pas décisif vers la civilisation* ». Et il ajoutait encore un peu plus loin : « *Ce qui s'agit dans une société humaine, en fait d'élan vers la liberté, peut être une révolte contre une injustice existante et favoriser ainsi une nouvelle évolution de la civilisation, rester conciliable avec elle. Mais cela peut aussi émaner du reliquat de la personnalité originelle non domptée par la civilisation et devenir ainsi la base de l'hostilité à cette dernière* ».

Derrière la question du transgenre et de la façon dont est traitée socialement la dysphorie de genre, c'est belle et bien la question de savoir si nous avançons vers davantage de civilisation ou si au contraire, c'est à une dé-civilisation qu'ainsi l'on contribue.

¹S. FREUD, *Le Malaise dans la civilisation*, (1929, 2010) Point-essais, Seuil, n°630, p. 93

*La dysphorie de genre est le symptôme de la société des individus
S'il n'en faut qu'une :
La dysphorie de genre est le symptôme de la société des individus*